

bibliothécaire, M. Holmes, aux membres du conseil universitaire, sous la direction duquel elle est placée, ainsi qu'au Dr. O'Callaghan, qui s'en occupe toujours activement. Elle ne serait cependant pas plus considérable que celle du parlement canadien, si ce n'était des deux incendies par lesquels la nôtre a passé. La bibliothèque d'Albany a été mise à l'abri de pareils accidents. L'édifice, où elle est située, n'est composé que de matériaux incombustibles. Le surcroît de dépenses, causé par cette sage précaution, n'est que de trente pour cent sur le coût d'une construction ordinaire.

Montréal, septembre et octobre 1859.

BEARD, jeune : Le Panthéon Canadien, 1ère livraison, 48 pages in-12, Cézat et Bourguignon. Cet ouvrage qui aura, nous dit-on, une douzaine de livraisons, contiendra un choix de biographies déjà publiées dans le "Dictionnaire des Hommes Illustres," du même auteur, revues, corrigées et augmentées. On y trouvera aussi quelques biographies nouvelles.

ANDERSON : The improvement of agriculture and the elevation in the social scale of both husbandman and operative, De Montigny et Cie, 22 pages in-8. Le même ouvrage traduit en français. Ces deux brochures, écrites avec talent et une rare concision de style, par M. Anderson, rédacteur du Farmers Journal et ancien commissaire du drainage en Ecosse, ont été imprimées aux frais de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada, et répandues à flots pendant l'exposition récente.

VOGEL : Almanach vétérinaire de l'économie rurale, ou guide du propriétaire et de l'éleveur d'animaux domestiques, pour l'an 1859, par Félix Vogel, de Lyon, ancien vétérinaire d'artillerie et de cavalerie dans l'armée française et médecin vétérinaire à Montréal, John Lovell, imprimeur, 84 pages. Prix : 15 cents. C'est une publication d'un genre tout nouveau dans ce pays et de la plus grande importance.

RAUB : An inaugural dissertation on strychnia. C'est une thèse toxicologique soutenue par l'auteur devant la Faculté de Médecine de l'Université McGill, et qu'il a complétée par le résultat d'études et d'observations subséquentes. John Lovell, imprimeur, 39 pages in-8.

ASSAMÉ : de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, fondée en 1813 et incorporée en 1845. Seizième session, 1858-59. Louis Perrault, imprimeur, 19 pages in-8. Cette école, qui se soutient avec succès, vient de compléter, comme on le voit, sa seizième année d'existence. Il y a neuf professeurs, qui sont : le Dr. Beaubien, président et professeur de pratique médicale; le Dr. Munro, professeur de chirurgie et de clinique chirurgicale; le Dr. Codrre, professeur de matière médicale et de thérapeutique; le Dr. Trudel, professeur d'obstétrique; le Dr. Hibaud, professeur d'anatomie; le Dr. D'Orsonens, professeur de chimie et de pharmacie; le Dr. Pelletier, professeur des institutes de médecine; le Dr. Boyer, professeur de médecine légale et de clinique médicale, secrétaire et trésorier de l'école, et le Dr. Ricard, démonstrateur d'anatomie. Il y a eu, dans l'année expirée, 46 élèves. L'Hôtel-Dieu, l'Hospice de Ste. Pélagie et la prison, sont ouverts aux élèves. Le prix de tous les cours réunis, y compris l'honneur payé pour le diplôme, s'élève à £33 10 0. Un institut médical organisé par les élèves eux-mêmes est en existence depuis un an. Les élèves et les amis des sciences y ont fait plusieurs lectures intéressantes. L'annuaire se termine par un catalogue des anciens élèves, indiquant leurs résidences respectives.

Toronto, septembre 1858.

BOUCHETTE : Frazer River gold fields, Map of part of British North America, by Joseph Bouchette, Esq., deputy surveyor general. C'est une très jolie carte des provinces britanniques, comprenant aussi une partie des États-Unis et donnant plus particulièrement les rivières et sites des pays du Nord-Ouest. L'auteur a indiqué, en couleur jaune, le territoire aurifère, ce qu'il appelle la Colombie Britannique.

Petite Revue Mensuelle.

Voici venir les plus sombres jours de l'automne, voici venir les longues soirées d'hiver ! La neige, il est vrai, n'a pas encore couvert le sol, et les jours ne sont pas encore, il s'en faut, aussi courts que nous les verrons bientôt ; mais, déjà, ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur d'avoir l'un ou l'autre département et deux journaux sur les bras, ceux pour qui l'emploi du temps est un légitime sujet de préoccupation, ces malheureux en sont à se demander comment ils se tireront d'affaire dans la saison qui commence et semble ne devoir jamais finir.

Nos jeunes et vaillantes sociétés littéraires, académies et associations de tout genre, dont le pays est maintenant couvert, se chargeront de calmer les inquiétudes de ceux, du moins, qui aiment à combler les lacunes de l'activité canadienne, par des jouissances intellectuelles. Déjà Montréal a donné l'exemple au reste du pays, et c'est à l'œuvre des Bons Livres que revient, cette année, l'honneur d'avoir devancé les autres sociétés de la ville. Cette utile institution a choisi, pour inaugurer son cours de lectures pour cette saison, le 26 octobre, anniversaire de la bataille de Châteauguay. M. Adélaïde Boucher, qui s'était déjà tant distingué l'année précédente par sa lecture sur l'éloquence dans les beaux-arts, a été l'heureux orateur chargé de parler, cette année, de la glorieuse journée des Thermopyles canadiens. On n'avait rien négligé pour la mise en scène de cette séance. L'orateur avait près de lui le portrait du héros du jour, le colonel de Salaberry, et une carte topographique représentant

le champ de bataille de Châteauguay. De chaque côté de la tribune on voyait encore les portraits de Mgr. Plessis, évêque de Québec, et de M. Roux, ancien supérieur du séminaire de Montréal, grand vicaire administrant le diocèse en l'absence de l'évêque, et qui publia une lettre pastorale admirable au moment où la guerre fut déclarée. Ce mandement, une lettre du prince Édouard, père de notre souverain, au colonel de Salaberry, qu'il avait connu tout jeune homme, lors de sa résidence en Canada; une description très animée et très heureuse de la bataille, accompagnée d'indications stratégiques sur la carte, de charmantes poésies, écrites par Mermet, officier aux Misons, et dont l'une d'elles, *La Victoire de Châteauguay*, a déjà été donnée comme vers à apprendre par cœur dans notre journal, (1er vol., page 49) ; enfin, d'éloquents paroles tirées, par le jeune orateur, du fond même de son sujet ; tout cela fut accueilli par de frénétiques applaudissements. Deux vieux voltigeurs, décorés de Châteauguay, MM. Bélinge et Charles Labelle, assistaient à la séance dont l'intérêt était encore relevé par la présence du député adjutant-général de la milice canadienne, le digne fils de l'immortel vainqueur. Le colonel de Salaberry ne put entendre, sans une vive émotion, tout ce qui fut dit de l'attitude pour sa famille, ni, surtout, ces vers de Mermet, qui ont dû lui rappeler de bien touchants souvenirs du foyer paternel :

Héros et citoyen, tendre époux et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître ;
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
Thémistocle au conseil, à table Lucullus ;
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme.

Où contemple, où admire, et bientôt on s'amuse ;
Le héros devient chanteur et fait briller sa muse.
Son aimable compagne aux convives flattés
Présente l'ambrosie et porte des sautés ;
L'enfant avec douceur gesticule et sautille ;
Et le bon mot succède au nectar qui pétille.
De me tais : mais où donc ai-je tant vu, tant ri ?
Chacun l'a deviné... c'est chez Salaberry.

La lecture fut précédée d'un discours de M. le supérieur de St. Sulpice, qui annonça la construction, déjà commencée, d'un vaste édifice destiné au Cabinet de Lecture Paroissial, et elle fut suivie de plusieurs allocutions patriotiques, qui prolongèrent bien tard cette charmante soirée.

Par une singulière coïncidence, tandis que l'on célébrait, d'un côté, les souvenirs d'un si glorieux passé, Montréal fêtait en même temps, dans un banquet public, un autre héros, né aussi lui dans un de ces pays qui furent autrefois la Nouvelle-France. Sir Frédéric Williams, né dans la Nouvelle-Ecosse, s'est illustré par la défense de Kars, où, avec une poignée d'hommes, il a tenu tête à des forces écrasantes pendant presque tout le temps de la campagne de Crimée. M. Thomas Ryan, l'agent consulaire de France, qui présidait au banquet, a associé avec beaucoup de raison, au nom de l'hôte distingué, celui de Sir James Inglis, aussi lui, colon de l'Amérique Britannique et célèbre par sa défense de Lucknow, ainsi que celui du jeune Edmond Joly, de Lotbinière, notre compatriote, dont nous avons déjà dit la noble conduite et la mort glorieuse sous les murs de cette même place. Parmi les autres orateurs du banquet, nous remarquons S. E. le Général Eyre, à bon droit juste appréciateur du héros de Kars, M. Scofield, membre du parlement britannique, et MM. Dorion, Dunkin et Morin, membres de notre assemblée législative.

Mais faut-il faire tant de bruit pour des lauriers, quels qu'ils soient, s'il est vrai, comme vient de le donner à entendre Lord Brougham, que le génie phisosophique plane bien haut au-dessus de toutes les autres choses que l'homme peut admirer sur la terre ? On le voit, cette thèse de la prééminence d'une espèce de gloire sur l'autre, qui formait partie obligée du programme de tous les cercles ou clubs littéraires où nous avons été admis dans notre jeunesse, ne laisse pas que de préoccuper les plus grands esprits eux-mêmes.

C'est à l'inauguration de la statue élevée à Newton, près du lieu de naissance de ce grand mathématicien, à Grantham, dans le comté de Lincoln, que le noble Lord a jugé à propos de malmenner tous les conquérants en général, et le premier empereur Napoléon en particulier, probablement un peu à l'intention de l'empereur actuel. En rappelant que la France, si prodigieuse de statues envers les hommes de guerre, n'en avait pas élevé à Newton, l'orateur a bien été forcé d'avouer que l'Angleterre elle-même, s'y prenait un peu tard pour rendre justice à la mémoire du plus grand génie qu'elle ait jamais produit. Du reste, à part ce trait de mauvais goût, ce discours que l'on trouvera au long dans notre journal anglais, est un chef-d'œuvre d'éloquence. Non content de son propre témoignage, qui certes, doit aussi peser quelque peu dans la balance, l'orateur accumule adroitement les expressions d'admiration des premiers savants de l'Europe qu'il représente ainsi, comme prosternés devant la gloire de Newton. "Leibnitz avait coutume de dire qu'en prenant les découvertes mathématiques depuis le commencement du monde jusqu'à sa mort, Newton se trouvait en avoir fait plus de la moitié à lui seul." "Le livre des Principes, a dit LaPluce, sera l'éternel monument du génie qui nous a révélé les premières lois de l'univers." Lagrange ajoutait que Newton avait eu "un singulier bonheur, puisque l'on ne pouvait découvrir qu'une fois le système de l'univers." "Le livre des Principes, dit M. Biot, qui occupe lui-même une si large place